

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

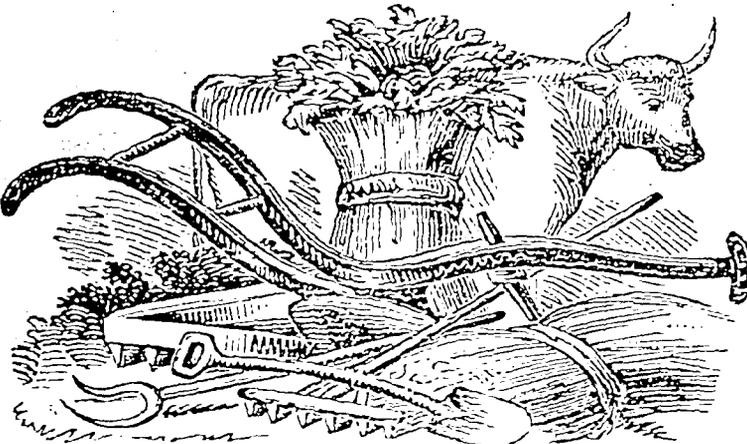
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emprons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

LE BÉTAIL EST-IL " UN MAL NÉCESSAIRE ? "

Souvent nous avons entendu répéter ce dicton : *Le bétail est un mal nécessaire*. Aux yeux de certaines personnes, les animaux entretenus dans une culture ne le sont que par une impérieuse nécessité. Ces personnes reconnaissent que sans bétail il n'est pas possible de cultiver avantageusement.

Il faut du travail pour remuer le sol et exécuter toutes les opérations culturales. Or, dans la plupart des cas, ce travail ne se fait économiquement qu'au moyen des animaux de trait. Il faut de l'engrais pour soutenir la production du sol. L'hiver le bétail produit le fumier que l'on transporte de temps à autre sur les terres auxquelles on le destine; l'été on le fait pâturer sur des terrains fatigués par les récoltes précédentes, et le fumier qu'il y dépose, quoique bien maigre et en bien petite quantité, répare une partie des pertes que ces terrains ont subi. Après un an ou deux de ce pâturage, le sol n'a pas repris son ancienne fertilité, mais il est moins pauvre qu'après la dernière récolte.

Dans nos cultures arriérées, et l'on sait si elles sont nombreuses, le travail et le fumier fournis par le bétail reviennent à un prix tellement élevé que le dicton énoncé plus haut est accepté comme une vérité incontestable. Aussi nos cultivateurs ne cherchent-ils presque jamais à augmenter le nombre de leurs animaux; ils aiment mieux vendre leurs produits en nature, plutôt que de les faire consommer par ces derniers.

C'est le plus grand mal de notre agriculture canadienne. Le nombre trop faible d'animaux et la vente en nature des produits de la terre, restreignent la production des engrais. Nous avons déjà démontré qu'avec le fumier nous relèverons la fertilité de nos terres, et que sans fumier l'appauvrissement n'ira qu'en augmentant.

Le mal que nous signalons ici a produit les résultats les plus désastreux. Le cultivateur voit tous les ans ses récoltes

diminuer dans une proportion effrayante. S'il se donne la peine de réfléchir sur sa situation, il voit arriver la stérilité à grands pas, et l'avenir qui se déroule devant lui est plein de menaces.

Dans la crainte de ne pouvoir satisfaire à ses obligations, l'exploitant restreint ses dépenses. Mais il nous fait peine de dire que sous ce rapport il n'entend pas l'économie et sa situation empire. Il entendrait l'économie si les effets de dépenses du ménage, s'il faisait moins d'affaires à crédit chez le marchand. Il entendrait l'économie si les effets d'habillement étaient tous produits sur sa terre. Il entendrait encore l'économie si tous ses outils, voitures et instruments étaient plus soigneusement abrités contre les intempéries qui les détruisent.

Tous ces moyens d'économiser, le cultivateur les connaît; mais il ne peut se décider à les adopter. Il faut pourtant diminuer les dépenses, car les revenus de la terre ne pourront parvenir à les couvrir. Alors, que fait-il? Il adopte le pire système d'économie que l'homme ait pu imaginer. Il diminue la nourriture de ses animaux et renvoie ses serviteurs. Il se dit: nourrissons nos bestiaux moins bien, donnons leur une nourriture moins abondante et moins riche, et il nous restera plus de produits à vendre au marché; renvoyons tous nos serviteurs, et nous aurons moins de gages à payer.

Eh bien, nous le répétons, il n'y a pas de pire économie que celle-là. On croit faire des épargnes en donnant à ses animaux la nourriture la plus chétive. Erreur grossière! Disons plutôt que c'est un gaspillage.

Oui, c'est un gaspillage, et nous le prouvons. L'animal qui maigrit perd de sa valeur; l'acheteur ne le paiera jamais un prix aussi élevé que s'il était gras. Pendant l'été, dans les cultures ordinaires, il y a toujours assez d'herbes pour que les bestiaux atteignent un certain état d'embonpoint. La viande et la graisse qu'ils possèdent ont été formées par l'herbe dont le bétail s'est nourri. Cette viande et cette graisse est un produit que l'on doit conserver avec

soin. Le perdre serait travailler contre ses propres intérêts.

C'est pourtant ce qui se fait généralement. L'animal est mis à l'étable au commencement de l'hiver à demi gras. Le printemps il est d'une maigreur affreuse. Que s'est-il donc passé pendant les longs mois d'hivernement? La pauvre bête, nourrie pauvrement, insuffisamment, avec des aliments souvent avariés et malsains, n'a pas pu trouver dans son alimentation la quantité de substances nutritives nécessaire à ses besoins. Il a maigri, perdu de sa valeur, au grand détriment du propriétaire. Ce n'est certes pas ce qu'on peut appeler de l'économie.

Après cela on viendra nous dire : *Le bétail est un mal nécessaire.* Non, le bétail n'est pas un mal. *Il est au contraire un bien.* Mais de ce bien on fait un mal. Le bétail, dans la généralité des cultures, serait le moyen le plus avantageux de transformer les produits de la terre en denrées d'un prix plus élevé, d'un transport et d'une vente plus faciles. Le bétail enrichirait la terre, produirait l'aisance et même la fortune si l'on savait le traiter convenablement.

On ne le veut pas, les exemples des pays agricoles les plus riches sont comptés pour rien. Ces pays ont démontré que les animaux sont une source de richesse pour qui sait les exploiter. On n'en tient aucun compte; on se rit de l'expérience acquise et sciemment on court se jeter dans le gouffre de la misère.

Le bétail sera toujours un mal nécessaire pour l'agriculteur qui le traite mal, qui le nourrit mal, le laisse maigrir; mais il est un bien pour celui qui le nourrit abondamment et lui donne des soins intelligents. Le premier n'en obtient pas même, en faisant manger ses fourrages par le bétail, le prix qu'il en aurait au marché. Le second réalise des profits énormes. C'est parce que les systèmes adoptés sont bien différents.

L'agriculteur qui veut économiser sur la nourriture de ses animaux subit de nombreuses pertes quelle que soit l'espèce animale entretenue. Prenons les femelles; ce sont les plus intéressantes et celles dont les besoins sont les plus grands. La femelle, vache, jument, brebis ou truie, en état de gestation, doit pouvoir trouver dans sa nourriture assez de principes nutritifs pour ses besoins particuliers et pour ceux du jeune sujet qu'elle porte. Si la nourriture est insuffisante, non-seulement elle maigrira comme nous l'avons dit, mais son petit même n'aura qu'un développement incomplet. A sa naissance, il sera faible, chétif, mal constitué et ne pourra être conservé qu'avec une extrême difficulté; souvent même il mourra de faiblesse au bout de quelques semaines; et s'il en réchappe, sa taille et sa production s'en ressentiront pendant toute sa vie, c'est-à-dire que toutes deux seront faibles. Voilà une deuxième perte.

Etudions maintenant le jeune sujet après sa naissance. Veau poulain, agneau, goret, tous reçoivent d'abord le lait de leur mère. Mais si celle-ci a été mal nourrie, son lait sera peu abondant, elle ne pourra donc au bout de quelques semaines satisfaire à tous les besoins du nourrisson et si elle y satisfait c'est parce qu'on aura augmenté son alimentation. Plus tard viendra le sevrage. Après le sevrage, l'agriculteur continuera son système d'économie; il ne donnera au jeune animal qu'une nourriture peu succulente et celui-ci grandira lentement au milieu des souffrances de la faim. Or les souffrances du premier âge influent sur tout le reste de la vie. Le sujet dont le premier développement n'a pas été favorisé par une alimentation convenable restera toujours petit. Nous en avons la preuve dans la plupart de nos cultures canadiennes. Toutes nos espèces animales indigènes sont

dégénérées par la raison que nous venons de donner. Troisième perte.

Les mâles dans chaque espèce, ne sont pas mieux nourris que les femelles et que les jeunes sujets. S'ils n'en souffrent pas autant c'est qu'ils ont moins de besoins.

Que dirons-nous maintenant de la production animale destinée à la vente. La vache qui a été mal nourrie pendant l'hiver est longtemps avant d'arriver à donner beaucoup de lait; elle emploie les mois de mai et de juin à réparer sa maigreur, et sa lactation n'est jamais abondante. C'est une quatrième perte dans la bourse du propriétaire souffre dit-on.

Le mouton mal nourri donne une laine courte, peu abondante, grossière, cassante, sans élasticité est par conséquent peu estimée des acheteurs. Cinquième perte aussi préjudiciable que la dernière.

Le porc soumis au régime de la misère, perd ses qualités les plus précieuses; il est vrai que son élevage ne coûte rien; mais son engraissement coûte le double et en définitive sa viande revient à un prix plus élevé. Nous sommes donc forcé de constater ici une sixième perte tout aussi bien conditionnée que les précédentes.

Nous passons sous silence plusieurs autres genres de pertes; nous en avons dit suffisamment pour démontrer que si le bétail est un mal nécessaire, c'est le système adopté qui le fait ainsi. Ce système donne lieu à des pertes assez nombreuses et assez fortes pour rendre impossible la spéculation la mieux constituée.

L'agriculteur qui nourrit bien ses animaux, qui ne cherche pas à faire de l'économie en les chétivant, éloigne toutes ces pertes. C'est un spéculateur intelligent qui ne craint pas de débourser \$100 quand il est certain d'en obtenir \$200. C'est le système adopté dans les cultures les plus riches et par les cultivateurs qui s'enrichissent dans leur exploitation. Leur exemple est bon à suivre. Ils ont du succès, donc leur système est bon quel qu'il soit. Celui des premiers les appauvrit, leur fait subir des pertes, les pousse à la pauvreté, donc il est mauvais. Abandonnons donc le mauvais pour prendre le bon.

Nourrissons bien nos bestiaux, donnons leur une nourriture abondante et la plus propre à favoriser leur production. Que le bœuf à l'engrais reçoive l'alimentation la plus riche, de manière à faire avancer l'opération rapidement. Que la vache laitière obtienne celle qui favorise le plus la production du lait. Que la femelle en gestation reçoive une nourriture suffisante pour ses besoins propres et ceux du sujet qu'elle porte. Que le mouton soit nourri régulièrement, abondamment, afin que sa laine ait une croissance régulière et constante. Que les animaux de trait reçoivent une alimentation en rapport avec les travaux que nous leur faisons exécuter. Que dans les moments de non-production, tous les animaux obtiennent une nourriture suffisante pour qu'ils puissent s'entretenir sans maigrir. Voilà le but que devrait avoir tout cultivateur qui comprend l'exploitation des animaux. En adoptant cette ligne de conduite, on se convaincra bientôt que le bétail n'est pas un mal nécessaire.

REVUE DE LA SEMAINE

A plusieurs reprises, nous avons fait connaître à nos lecteurs la position impossible que l'infâme gouvernement piémontais a fait à l'Auguste Pie IX. Souvent nous avons décrit les malheurs que subissait le peuple Romain dans ce qu'il a de plus cher, son roi-pontife. Nous avons montré les autorités subalpines pillant, volant les maisons religieuses,

les satellites insultant les prêtres, menaçant le Saint-Père lui-même. Ces infamies n'ont malheureusement pas cessé, au contraire, elles semblent augmenter de jour en jour. Pie IX est bien réellement prisonnier, entouré de toutes parts par les baïonnettes des soldats de l'usurpateur. Les dernières nouvelles de Rome nous en donnent une nouvelle preuve :

Aujourd'hui 4 Décembre, dit un correspondant, à 1 heure de l'après-midi, au moment où Sa Sainteté revenait de la promenade restreinte aux galeries du Vatican, un des gardes Suisses s'est, par hasard, approché d'une des fenêtres donnant sur l'une des Cours du Palais, occupée par les troupes piémontaises. Aussitôt le soldat de faction, placé en bas, lui interdit de regarder par la fenêtre et le Suisse n'ayant pas obéi sur-le-champ, il le coucha en joue. Quatre Suisses ont été témoins de cette scène. Un prêtre de la suite de Sa Sainteté vint s'interposer de ce qui se passait, et à peine s'était-il montré à son tour près de la fenêtre que le factionnaire menaçait de tirer également sur lui.

La captivité du Pape et de ses fidèles serviteurs n'est pas seulement une captivité morale mais bien la plus odieuse des captivités matérielles. On n'a pas encore établi de barreaux de fer aux fenêtres de la prison, la vue n'est pas encore interceptée par ces abat-jour en bois qu'on place devant les croisées des cachots, mais les barreaux de fer et les abat-jour sont remplacés par un factionnaire au service du Roi Victor-Emmanuel. En quoi la captivité de Pie IX diffère-t-elle encore de celle des détenus politiques le plus gravement compromis ? Un jour, si le Pape lui-même s'approche de trop près d'une des fenêtres de son palais, il pourra être brutalement interpellé par un de ces mercenaires armés du galant-homme. Le mercenaire lui intimera l'ordre de se retirer et si, par malheur, le Saint-Père n'entendait pas l'injonction, les fusils des soldats sont chargés. . . . Ou frémit à la pensée de ce qui pourrait arriver !

Et c'est en présence d'une pareille situation qu'on ose dire que le Pape et les dignitaires de l'Eglise sont respectés à Rome ! On ose s'étonner que le Pape ne sorte pas ! On ose parler de conciliation !

Désormais nous pouvons nous attendre à tout. L'Europe entière assiste par ses représentants officiels aux scandales de Rome, nous sommes témoins ; elle regarde d'un œil distrait les souffrances des Romains, elle reste sourde aux cris d'indignation du monde catholique. Et Pie IX a la sérénité d'un saint qui se prépare au martyre."

L'Europe livrée à l'influence des sociétés secrètes, des principes subversifs, laisse l'infamie se dérouler devant elle. Les rois, les ministres aveugles applaudissent peut-être dans leur intérieur à toutes les souffrances que subissent les catholiques dans la personne de leur immortel Pontife. Qu'ils sont loin et que nous les regrettons ces siècles de foi ardente où les puissances mettaient au service de la Papauté leurs forces et leur influence. Qu'elle était belle la France, cette fille aînée de l'Eglise qui mettait son plus grand honneur à châtier les misérables qui osaient lever leur main sacrilège sur la cité des Papes. Charlemagne, Saint-Louis, que vos fils sont dégénérés !

Cependant tout n'est pas corrompu en France. Au milieu de la fange de l'impunité, l'œil découvre encore un grand nombre de catholiques convaincus qui travaillent à faire revivre l'honneur de la France, qui veulent la faire sortir de sa léthargie. Tout dernièrement, l'Assemblée nationale de Versailles devenait le théâtre d'une lutte ardente de l'ordre contre le désordre, de la foi contre l'impunité. Non la foi n'est pas morte en France. Ce n'est pas le peuple français qui est impie, c'est son gouvernement. On trompe les masses et la corruption seule a produit le gouvernement Thiers.

Les députés catholiques ont jugé ce gouvernement, ils savent qu'au lieu de relever l'honneur de la France, Thiers et ses amis ne réussissent qu'à l'enfoncer de plus en plus dans l'ornière où l'ont jeté les gouvernements passés.

Dans la séance du six janvier courant, ils ont affirmé leurs tendances en présentant de nombreuses pétitions demandant le rétablissement de la monarchie. La lecture de ces pétitions a soulevé une véritable tempête, les républicains, les partisans de la Commune et les bonapartistes se sont, comme il arrive souvent, donné la main pour combattre ces pétitions. Ils ne veulent pas de la monarchie, surtout de la monarchie que demandent les catholiques. Ils craignent trop que leur libéralisme, leur matérialisme ou leur communisme en souffrent et soient relégués dans les bas-fonds d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Ce sont ces principes qui ont bouleversé l'Europe, eux seuls ont produit les maux dont la société souffre maintenant ; mais du moment qu'ils ne pourront plus nuire, du moment qu'ils seront forcés de se cacher, le monde jouira d'une paix complète et n'aura plus à déplorer les infamies dont il est aujourd'hui le théâtre.

Les catholiques de France demandent avec instance la monarchie comme le plus sûr remède à leurs maux et à ceux de l'Eglise. Cette monarchie, ils la veulent presque à l'unanimité avec le comte de Chambord pour roi. Ils connaissent ses principes et ses tendances et savent que partout où il y aura un noble but à atteindre, le comte de Chambord sera au premier rang.

Chambord, ce nom seul commande l'admiration du bien ; et vers lui se tournent les regards des personnes qui désirent la régénération de notre ancienne mère-patrie. Les libéraux et les révolutionnaires seuls s'opposent à son installation sur le trône de France ; tous les catholiques vraiment dignes de ce nom salueraient son avènement avec enthousiasme.

Le tamis qui produit la lecture des pétitions prouve combien cette question est opposée avec ardeur par tous les représentants des idées libérales et anti-sociales. Mais la population française semble être fatiguée de ces idées et des hommes qui en sont entachés : le résultat des dernières élections supplémentaires nous donne raison de le croire. Dans dix-sept divisions électorales, trois candidats libéraux seulement ont réussi. Voilà un bon commencement.

Les relations qui paraissent assez tendues entre la France et Prusse à propos des meurtres commis sur les soldats prussiens semblent vouloir devenir plus amicales. Ces jours derniers le baron d'Armin, ambassadeur prussien en France a présenté ses lettres de créances à M. Thiers et a saisi cette occasion de réitérer l'assurance de l'amitié que son gouvernement porte à la nation française. Nous espérons donc que les menaces que les autorités allemandes ont cru devoir faire à l'égard des otages ne seront pas mises à exécution. Certaines dépêches télégraphiques nous avaient d'abord annoncé que le procès de ces derniers était même commencé ; mais ces nouvelles n'ont pas été confirmées.

La santé du Prince de Galles s'est grandement améliorée depuis quelques jours, et les médecins sont certains de sa guérison.

Tous les nouveaux ministres d'Ontario ont été élus par acclamation, à l'exception de l'hon. M. Crooks ; mais son adversaire a résigné.

Après la tempête qui vient de faire sombrer la barque du ministère McDonald à Ontario, nous allons peut-être bientôt être témoin d'un second naufrage ministériel ; mais cette fois-ci, c'est la province de Manitoba qui va en être le théâtre.

Si l'on en croit les avancés du *Métis* qui est l'organe d'un parti puissant, le remaniement ministériel qui a jété M. Boyd par dessus bord pour le remplacer par M. Narquay ne serait qu'un expédient, un *replâtrage* ou *bousillage* comme dit le *Métis* qui paraît loin d'atteindre le but qu'on se pro-

posait. Les métis français sont mécontents du ministère actuel et le journal *le Métis* qui est leur organe adresse aux ministres des menaces qui ont d'autant plus de poids que l'écrivain qui les formule est l'Hon. M. Royal président de la chambre d'Assemblée.

Un des ministres, l'hon. M. Clarke, a cru devoir attaquer personnellement MM. Royal et Dubuc et les accabler d'injures, le *Métis* lui a répondu et dans sa réponse il accuse M. Clarke d'avoir trompé les espérances de la population française et d'insulter tous les jours ses représentants et ses défenseurs.

C'est tout simplement une rupture complète; on veut à Manitoba qu'une plus large part d'influence soit accordée aux métis français et que les orangistes soient mis à leur place. Cette exigence est juste et la paix ne pourra être obtenue qu'à la condition qu'on y fasse droit. L'intolérance des orangistes est connue depuis longtemps; nous avons tous les jours des preuves dans Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick; les catholiques de ces trois provinces en souffrent assez. Quo ceux de Manitoba ne se laissent pas mettre le pied sur la gorge, qu'ils fassent valoir leurs droits jusqu'à ce qu'ils les aient obtenus.

Les journaux et les causeries agricoles

L'*Union des Cantons de l'Est* contient dans son numéro du 4 janvier courant un article signé par M. M. J. A. Poisson et que nous avons lu avec plaisir.

Le courant qui se produit en faveur des améliorations agricoles s'accroît de plus en plus. Depuis quelques années, tout ce que le Canada compte d'hommes intelligents s'occupe de cette importante question. On comprend que notre vie et notre prospérité nationales y tiennent fortement. On est convaincu que le peuple canadien se relèvera de l'infériorité où il est, sous le rapport de la richesse, s'il parvient à améliorer ses procédés culturels et augmenter la production du sol. Cette conviction, aidée du patriotisme le plus pur, pousse les hommes de progrès à entreprendre une véritable croisade en faveur de cette œuvre si propre à assurer notre avenir comme peuple. La *Gazette des Campagnes*, elle aussi, poussé énergiquement à la roue et nous sommes heureux de dire que son action n'a pas été sans utilité.

Dans son article, M. Poisson étudie les causes de notre faiblesse. Les trois causes de notre faiblesse, sont, dit-il, l'éducation théorique, l'agriculture routinière, l'industrie mesquine. Que ces trois causes disparaissent et nous deviendrons forts. Que la classe agricole reçoive une éducation pratique en rapport avec ses besoins, qu'on abandonne la sphère universitaire où se tient l'enseignement, qu'on enseigne aux fils de cultivateurs les choses qui regardent leur industrie future et la première cause de notre faiblesse disparaîtra.

L'agriculture routinière est après celle-ci la pire cause qui nous affaiblit; mais nous pourrions dire qu'elle n'est que la conséquence de la première. Si les cultivateurs avaient reçu une éducation agricole, comme le commerçant reçoit une éducation commerciale, on n'aurait pas à déplorer la routine ruineuse dans laquelle s'est tenue jusqu'ici l'exploitation du sol. Tout le mal est là, ou a voulu faire des savants, mais on n'a pas fait des hommes pratiques. Seuls quelques esprits observateurs ont vu le mal et cherché à le détruire, mais la besogne est difficile, car le mal est bien enraciné et l'œuvre du progrès rencontre bien des obstacles, même de la part de certaines personnes qui devraient l'aider.

M. Poisson prétend, avec raison, que les trois causes de faiblesse qu'il a signalées ont produit l'émigration incessante

que nous observons depuis quelques années. Puis il se demande s'il existe quelques remèdes à ce mal? "Oui, répond-il, et c'est pour en avoir négligé l'application que l'émigration a atteint des proportions gigantesques, que la plaie attachée au flanc de la patrie a grandi et a attaqué les artères de notre vie sociale. Mais le cœur bat encore, le pays peut être sauvé avec du courage et de la persévérance. Il est avéré que c'est la classe agricole qui fournit le plus d'émigrants; c'est donc de ce genre d'industrie que les hommes éclairés devraient d'abord s'occuper."

Rien de plus vrai, la classe agricole mérite l'attention de toutes les personnes éclairées. Le gouvernement lui doit toutes ses faveurs. Il ne peut seul guérir le mal; mais il doit protéger les hommes qui veulent bien l'aider dans cette œuvre patriotique; il ne doit pas les laisser à leurs propres forces et encore moins ne doit-il pas les entraver ni leur susciter des embarras.

Que tout ce que la Province compte de gens dévoués à la noble cause que nous défendons mette en commun leur intelligence et leurs lumières. Ne nous divisons pas, unissons-nous pour atteindre le but tant désiré. C'est le combat du progrès contre la routine. Dans ce combat les partisans du progrès ont à lutter contre un obstacle puissant, l'inertie de presque toute une classe très-nombreuse. C'est le propre de l'inertie de rester une. Que le progrès soit également un. L'union fait la force et nous avons besoin d'une force immense. Si nous éparpillons nos moyens d'action, si nous nous divisons, si nous cherchons à nous détruire mutuellement nous sommes vains, le découragement se mettra dans nos rangs et nous nous retirerons de l'arène avant d'avoir accompli notre noble tâche. Craignons cet échec, et évitons-le en restant unis.

Deux grands moyens sont à la portée de tous ceux qui veulent travailler à l'amélioration de notre industrie agricole: le journalisme et les causeries. L'un et l'autre sont dignes de la plus sympathique attention. Tous deux produisent des résultats immenses en s'adressant à toute la masse des exploitants du sol. Le journalisme agricole est, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, un musée servant à recueillir le fruit des expériences de tous les cultivateurs du pays et même des pays étrangers. C'est un mémorial auquel on a recours dans toutes les occasions où l'agriculteur veut entreprendre sûrement une amélioration. Il y voit la manière d'opérer, les difficultés et les avantages de l'entreprise et les résultats probables.

Les causeries agricoles de leur côté, donnent à ceux auxquels elles s'adressent l'idée de ce que peut être une amélioration culturale, leur fait connaître la nécessité du progrès. Le discoureur déroule aux yeux de ses auditeurs le plan de toutes les améliorations et trace la marche à suivre. Il a par devers lui le journal agricole qu'il consulte quand il en a besoin et y trouve d'utiles renseignements.

Voilà le plus succinctement possible les résultats que produiront et qu'ont déjà produit nos deux moyens de provoquer les améliorations. Ces résultats, comprenons-le bien, n'existent pas seulement dans notre imagination, ils sont réels, nous les avons constatés dans plusieurs occasions.

Quelques personnes, poussées par nous ne savons quel mobile, peut-être par l'intérêt, et couvertes du manteau de l'hypocrisie, ont été jusqu'à dire que le journalisme agricole n'est d'aucune utilité pour le cultivateur. C'est faire preuve de l'ignorance la plus complète ou de la plus insigne mauvaise foi.

Ces personnes se sont donc fermées les yeux pour ne pas voir. Autrefois le cultivateur n'aimait pas la lecture, aujourd'hui les choses ont bien changé, il y a progrès, on lit

plus généralement; le journal agricole est lu attentivement; si on ne sait pas lire, on se le fait lire, on est curieux de savoir ce que dit le papier et comme le journal parle des choses qui font l'occupation de l'exploitant du sol, on y prend intérêt; de sorte que le journal agricole qui compte deux mille abonnés peut être certain d'avoir au moins dix mille lecteurs. Ainsi voilà dix mille personnes désireuses de savoir ce que dit le journal consacré aux intérêts de l'agriculture, on discutera presque toujours ses enseignements, on ne les acceptera pas tous faute de connaissances; mais il en restera toujours quelque chose et avec le temps, les connaissances augmenteront, et on en arrivera à dire: tiens le papier avait raison.

Dire qu'un journal agricole n'est d'aucune utilité, c'est vouloir discréditer l'influence de l'enseignement agricole. Un écrivain de bonne foi n'avance jamais une semblable absurdité, il n'y a que l'égoïsme poussé par l'envie qui puisse le faire. L'homme éclairé qui consacre son intelligence à la noble cause de l'agriculture ne cherche pas ainsi à jeter le discrédit sur des œuvres qui ont déjà prouvé leur efficacité.

Les journaux agricoles sont d'une grande utilité, ils l'ont déjà prouvé. Il y a progrès partout; ce progrès est lent sans doute, mais il existe; dans chaque paroisse nous pouvons compter plusieurs agriculteurs qui ont abandonné l'ancienne routine, qui améliorent sans cesse leurs procédés culturaux. Eh bien, nous le demandons, quelle est l'influence qui a déterminé ces hommes à entreprendre les améliorations? Ce sont les journaux agricoles, personne ne peut le nier, puisque, avant ces dernières années, ces journaux travaillaient seuls à cette belle œuvre.

Maintenant nous espérons que la marche du progrès sera plus rapide, car les causeries commencent à faire leur chemin. Déjà M. Edouard Richard, ancien élève de l'école d'agriculture de Ste. Anne, a donné à Somerset des causeries très-intéressantes. Que cet élan se généralise et le progrès ira à pas de géant.

L'influence du gouvernement ne sera pas ici sans utilité. Qu'il aide les publications agricoles, qu'il encourage les hommes de talent, comme M. Richard, à faire des causeries agricoles et personne ne songera à lui en faire un reproche.

De la plantation des arbres fruitiers, à pepins et à noyaux

Depuis longtemps on dit et on répète que la plantation est la plus importante des opérations arboricoles. Cela est vrai; cependant, si l'on demande quels sont les meilleures conditions à observer, on trouve pour réponses des opinions bien diverses: les uns disent qu'il faut planter profondément, et d'autres qu'il faut avoir le plus de racines possibles, d'autres qu'il faut faire des trous profonds, etc., etc.

Nous qui, depuis longtemps, nous occupons d'arboriculture, non en suivant la routine, mais en cherchant le pourquoi de chaque chose, nous dirons qu'il y a trois causes qui font généralement manquer les plantations des arbres fruitiers:

1o. Le mauvais état de la partie inférieure de la bouture inférieure, lorsque l'arbre est greffé sur un sujet qui ne provient pas de semis;

2o. L'écartement des racines au moment de l'arrachage de la pépinière pour la plantation en place;

3o. L'onglet que l'on forme par la suppression du sujet à l'endroit où l'on a placé la greffe, pour permettre à celle-ci de devenir la continuation du sujet.

Si ces trois conditions sont bien étudiées par le planteur,

si on a des sujets en bon état, soit des boutures, soit des semis; si l'on s'assure bien qu'il n'y a pas de lésion à l'insertion des racines sur le corps principal du système racinaire, si l'on rafraîchit bien l'onglet près de la greffe et qu'on le recouvre de mastic à greffer, on obtiendra certainement une belle végétation, même dans des terrains médiocres.

Il ne faut pas oublier, en outre, que les plantations en général doivent être faites peu profondément, car la fonction des racines étant de descendre dans le sol, moins la couche de terre végétale de terre est épaisse, plus les racines doivent y vivre de la couche supérieure pour prendre de là leur direction naturelle, au moins pendant quelque temps.

TROUILLET, professeur d'arboriculture.

Action du sol en agriculture

Le sel est un engrais qui agit de six manières différentes:

- 1o. En déterminant une lente putréfaction;
 - 2o. En détruisant les mauvaises herbes et les insectes;
 - 3o. Comme matière constituante et nourriture directe de la plante;
 - 4o. Comme stimulant pour les vaisseaux absorbants des plantes;
 - 5o. Comme préservatif contre les effets des soudaines transitions de la température;
 - 6o. Enfin en maintenant le sol humide.
- Le sel peut se répandre, selon la nature des plantes:
- 1o. Quinze jours avant la semence, même plutôt;
 - 2o. Au moment de semer;
 - 3o. Lorsque le blé est bien sorti;
 - 4o. En mai.

Le sol, mêlé avec de la suie, de la poussière d'os, du fumier d'étable, suivant la nature du sol, donne des résultats encore supérieurs, ainsi que le dit l'Anglais Rimmerley.

Une addition de sel à l'engrais liquide (purin), augmente ses bons effets. En ajoutant du sel au fumier de litière à raison de 5/100 de son poids, on obtient des produits plus abondants.

Hollingshead recommande de délayer avec de l'eau salée la chaux avant de la répandre sur la terre.

Un mélange d'un quart de sel et de moitié, même trois quarts de suie semé et enterré, en préparant le sol, donne des récoltes extraordinaires. Sir Thomas Aclaud affirme qu'au moyen de ce mélange il a obtenu des racines de 30 livres la pièce.

Le sel fait rarement croître la plante du froment plus grande ou plus grosse, mais l'épi est plus beau, plus plein, conséquemment le poids de son grain est supérieur.

Remède contre le charbon ou le charbon.—Le sel, fondu dans la proportion de vingt onces de sel pour quatre pintes et demi d'eau, répandu par aspersion sur le blé attaqué du charbon, fait mourir à l'instant le fungus et redonne la santé aux plantes malades.

Avoine, orge.—M. Ramson recommande, quand on sème de l'orge ou de l'avoine, de répandre le sel immédiatement avant de jeter la semence.

Lorsque l'avoine et l'orge ont atteint la hauteur de quatre pouces, si l'on répand sur ces champs du sel, dans la proportion de 300 à 400 livres par arpent, non-seulement le produit sera plus abondant, mais le grain devient bien plus nourri et plus lourd.

Mélange pour les carottes et les betteraves.—Un mélange composé de moitié suie bien mêlée, divisé par petits tas de trente livres, recouverts de terre et faits de distance en distance sur le sol pour les laisser intacts pendant huit jours

avant de les répandre sur le champ, est un moyen recommandé et pratiqué en Angleterre. Une fois les tas répandus sur le terrain, il faut donner trois labours, puis semer les carottes et les betteraves qui deviennent énormes.

Luzerne, prairies, trèfle.—Par fumer la luzerne, le trèfle, les prairies, il faut répandre le sel en mai. Les Anglais affirment que les prairies fumées avec le sel souffrent beaucoup moins des gelées.

Patates.—Il faut semer le sel sur le sol, dès que les patates sont plantées.

Il paraît que si l'on a soin de répandre, en automne, la moitié de la dose de sel sur le terrain destiné aux patates, et l'autre moitié après avoir enfoui la semence, on obtient une plus belle récolte.

Dans tous les cas, les patates qu'on a le soin de laisser tremper dans une légère solution de sel et d'eau avant de les planter, donnent des tubercules qui sont à l'abri de la maladie et qui mûrissent huit jours plus tôt.

Blé d'Inde.—Quand on plante le blé d'Inde pour en obtenir du grain, mettez par touffe une once et demi à deux onces de sel. Si l'on sème le blé d'Inde pour en obtenir le précieux fourrage si recherché par les bestiaux, il faut, au moment de semer, mélanger avec le grain du sel, dans la proportion triple de son poids. Puis, lorsque les plantes ont atteint 3 à 4 pouces de hauteur, répandez sur le sol 300 livres de sel par arpent.

Fèves.—Il faut répandre le sel sur le terrain destiné aux fèves, huit jours avant de les semer.

Destruction des limaçons, vers, vermisseaux.—À toute époque et dans toutes circonstances, la quantité de 450 lbs. de sel sur un arpent infesté, répandue le soir, détruit les limaçons, vers et animaux divers.

Destruction des charançons.—Lorsqu'on met les gerbes de blé en meules, si l'on a soin de répandre du sel, en les entassant, dans la proportion de six à huit livres par 100 gerbes on est sûr que les charançons seront détruits.

Action du sel sur le foin et la paille.—Lorsqu'on rentre les fourrages et les pailles bien conditionnés, répandez sur chaque couche que l'on fait au feuil de 2 à 3 livres de sel par 200 livres de foin, avec la main ou avec un crible.

S'ils sont mal conditionnés, s'ils sont chargés de lèches, jones, etc., doublez et triplez la dose de sel, et les bestiaux mangeront avec avidité les mauvais fourrages et sans inconvénient pour eux.

Effet du sel sur les bestiaux.—Le sel donné chaque jour aux chevaux, aux bêtes à cornes, aux moutons, aux porcs, etc., non seulement augmente leur produit, mais encore il les maintient en bonne santé et les empêche souvent de contracter des maladies. Les Anglais affirment que l'usage journalier du sel, pour les moutons les préserve de la terrible maladie, la pourriture.

Il faut remarquer que, lorsque les bêtes ne mangent que du vert, la dose de sel doit être augmentée.

(A continuer.) J. HOBITS.

Un jeune homme doit-il donner la préférence à l'agriculture?

Nous répondons oui. Il le doit pour plusieurs raisons. Il est nécessaire qu'il y ait des cultivateurs et des producteurs. Il y a trop de non producteurs maintenant. La culture du sol est une occupation salutaire; elle est la plus agréable dans la plupart des cas; elle donne la santé, produit la longévité; elle met l'homme en contact immédiat avec les merveilles de la nature. La terre, les plantes, l'air, les nuages sont constamment autour de lui et sous ses yeux. Il peut étudier la nature

et toutes ses transformations. Il est presque assuré de sa subsistance et, pourvu qu'il ait un capital suffisant, il est presque certain d'acquiescer une honnête aisance.

Nous sommes convaincu qu'aucune industrie ne paie mieux proportionnellement au capital employé. Un grand nombre de personnes pensent que ceux qui ne peuvent prétendre à autre chose feront bien des cultivateurs, que s'ils n'ont pas un capital suffisant pour entreprendre une affaire commerciale, ils feraient mieux de se livrer à la culture.

Tout cela est faux. Le talent est tout aussi utile sur une terre que derrière un comptoir, de même pour les capitaux, et c'est un fait généralement reconnu que le cultivateur manque trop souvent de ce puissant levier. Sans capitaux, il travaille durement pendant de longues années, s'épuise pour gagner le nécessaire; tandis que s'il avait eu de plus grands moyens disponibles, il aura fait avec facilité de bonnes économies.

Que de jeunes gens, qui cherchent ce qu'ils auraient de mieux pour vivre, se rappellent les avantages de la vie rurale et les incertitudes des affaires commerciales; qu'ils sachent que les neuf dixièmes des hommes engagés dans le commerce des grandes villes se ruinent ordinairement dans le cours de leur vie mercantile et que plusieurs meurent pauvres, laissant leurs familles aux prises avec la misère. De tels désastres arrivent rarement dans l'exploitation du sol quelle que soit la faiblesse des capitaux employés.

Si le but de tout jeune homme est de se rendre utile à ses concitoyens, et c'est un noble but, il aura plus d'espoir de se rendre influent dans un milieu agricole que dans une population citée où il aura à lutter avec des hommes qui lui seront grandement supérieurs. Nous reconnaissons que la culture ne produit pas rapidement des fortunes colossales, c'est un avantage et il serait désirable qu'il en fût de même dans toutes les situations; car le désir de devenir riche d'un seul coup a ruiné des milliers de personnes, tandis qu'un très-petit nombre réussit.

Nous voudrions nous faire entendre de tous les jeunes gens qui vivent dans les campagnes du Canada et qui attendent avec impatience le moment où ils pourront laisser le foyer domestique pour chercher la fortune dans les sentiers encombrés des entreprises commerciales. Il est triste de voir des milliers d'habitations rurales s'en aller en ruine, parce que leur propriétaire est trop vieux pour conduire la culture et faire aux bâties les réparations nécessaires, pendant que les fils et quelquefois aussi les filles se sont éloignés, pour ne jamais revenir sous le toit qui les a vu naître. Des exploitations assez nombreuses retournent à leur ancien état de barbarie d'où nos pères les avaient si péniblement tirées, reprennent leur végétation forestière, par le manque de soin.

Jeunes gens pesez bien les conséquences de votre décision avant de rejeter la certitude que vous offre la culture pour l'incertitude du commerce.

Séance Académique au Collège de Ste. Anne

Au moment de mettre sous presse, nous n'avons que le temps d'annoncer que cette intéressante soirée, donnée par les jeunes élèves du Collège, a eu lieu hier au soir, au milieu d'un nombre considérable d'amis de l'éducation, toujours désireux d'encourager les élèves par leur présence.

Nous avons remarqué entr'autres dans la Salle de la Séance, MM. les Curés Delage, Têtu, Hébert, Trudelle, O. Paradis, Beaubien, H. Potvin, Lagueux, Jos. Martel, M. Fortin, F. Bégin, Joseph Sirois, E. Michaud, Alphonse Casgrain, P. Girard, Galerneau, L. Fournier, Joseph Hudon, E. Audet, Souhnd, Guy, etc., l'Hon. E. Dionne, C. F. Roy, Couyer, A. B. Routhier, Couyer, etc.

Nous donnerons notre appréciation de la soirée au prochain numéro.

Potite chronique

FAUX ARGENT.—On nous prie d'attirer l'attention des culti-

vateurs lorsqu'il leur arrivera d'être payé en argent canadien. Des pièces contrefaites de 25 centins et de 50 centins sont en grande circulation. Un cultivateur de Ste. Flavie nous rapporte en avoir vues dans sa paroisse. Qu'on y prenne garde; il est facile de les reconnaître.

Colonisation.—L'hon. M. Pope semble décidé à adopter une ligne de conduite énergique sur la question de l'immigration. Il a nommé plusieurs agents bien entendus qui vont partir prochainement pour l'Europe. M. Pope a cru devoir choisir M. Bernard comme agent fédéral d'immigration et il va se rendre en Alsace, en Lorraine et en Belgique. M. Dixon part la semaine prochaine pour Londres comme agent d'immigration en Angleterre, muni d'amples instructions.

Voldez-vous savoir si vos domestiques vous volent du sucre?
—Enfermez une mouche dans le sucrier. A la moindre tentative de larcin le couvercle est soulevé, la mouche s'envole, et le délit est constaté.

Danger de se servir d'huile de charbon pour allumer le feu.
—L'on nous apprend que dans plusieurs maisons les serviteurs se servent de l'huile de charbon pour allumer les feux le matin. Les maîtres et maîtresses de maisons doivent bien prendre garde et veiller sur ces imprudents, car il est dangereux d'em-poyer de pareilles matières inflammables qui peuvent causer une explosion, perte de vie et destruction complète de propriétés. Avis donc!

— Le nombre de minots de grains reçus à Buffalo en 1870 était de 49,004,000, et s'est accru l'an dernier à 71,000,006, tandis que ses envois par canaux se sont élevés de 29,000,000 à 48,000,000 minots.

— Une compagnie écossaise, récemment formée, se propose de consacrer £100,000 à l'établissement, dans la Province de Québec, d'une émigration composée de cultivateurs et de fermiers.

Revenu de la Puissance du Canada.—En 1869 le revenu du Canada se montait à \$8,580,000. L'année dernière il a atteint le chiffre de \$12,000,000, et il sera certainement plus élevé cette année. Le revenu des derniers six mois est égal à celui de l'année dernière pour la même période; malgré une réduction d'un million de piastres sur les droits perçus, il s'élève à six millions de piastres, soit un million par mois.

— Le Grand-Duc Alexis a donné \$5,000 aux pauvres de New-York, \$2,000 aux pauvres de Boston et \$1,000 à ceux de Montréal, sans compter qu'il a souscrit \$5,000 au fonds de secours de Chicago.

RECETTES

Recette pour guérir le rhumatisme des chevaux

Un correspondant du *Scientific American* donne la recette suivante pour guérir le rhumatisme des chevaux; il en a fait l'expérience et en a obtenu un résultat inespéré. Prenez 1 pinte de kérosine, une demi-pinte de fort vinaigre et une demi-pinte de thérbentine. Mélez le tout et brassez bien. Appliquez le remède soir et matin en frottant fortement.

Toits à l'épreuve du feu

Un mélange composé de chaux, de sel, et de sable fin ou de cendre, et appliqué à la façon d'un blanchissage ordinaire sur la couverture des maisons, aura pour effet, assure-t-on, de mettre les bardeaux cinquante fois plus à l'épreuve du feu au cas où des étincelles produites par des feux aux environs viendraient à tomber sur le toit. A part cela, le coût de ce mélange et son application se trouvent cent fois déboursé à cause de la vertu qu'il possède de préserver le bardeau de l'influence des intempéries de l'air. Nombre de bardeaux sont ordinairement plus ou moins plis, rugueux et fendillés: eh bien, ce blanchissage, en mouillant la surface supérieure des bardeaux, les rend à leur forme première et fait par là disparaître les interstices qui se trouvent entr'eux, et la chaux et le sable, en remplissant les gerçures de ces bardeaux, les empêchent de plier.



SERVICE DES PHARES.

DÉPARTEMENT DE LA MARINE ET DES PÊCHERIES,

Ottawa, 8 janvier 1872.

DES SOUMISSIONS cachetées seront reçues à ce Département jusqu'à MIDI, VENDREDI, le 9^e jour de FÉVRIER prochain, pour l'approvisionnement en douane, des quantités mentionnées plus bas de la meilleure qualité d'huile étalon de Pétrole blanche raffinée.

L'huile doit être non explosive à une épreuve à la vapeur de 110^e Fahrenheit, elle doit donner une lumière brillante, sans fumée, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée, et ne pas carboniser la mèche, et doit être exempte de toutes substances délétères. Il faudra aussi qu'elle ait une pesanteur spécifique de 44^e Beaume, à une température de 60^e Fahrenheit. Un échantillon d'une pinte devra accompagner chaque soumission.

L'huile devra être livrée en bon ordre, dans des barils entourés de cercles de fer, contenant de 35 à 42 gallons chacun. Les barils devront être en douves de chêne blanc et les fonds devront être du même bois, et devront être préparés proprement à l'intérieur avec de la colle liquide, et devront être peints à l'extérieur de manière à empêcher l'huile de suinter à travers le bois, et de s'évaporer de la surface.

Les barils devront être fournis par le contracteur, et leur coût sera inclus dans le prix de l'huile. La redevance de l'Inspecteur du Département du Revenu de l'Intérieur et celle du *Guager* devront être payées par le contracteur.

Le transport de l'huile de la gare du chemin de fer du dépôt d'huile, ou du bâtiment, au quai ou au lieu où l'huile doit être déposée, doit être payé par le contracteur.

L'huile, avant d'être acceptée, devra être soumise à un examen, à l'épreuve et à l'approbation d'une personne nommée par ce Département, et devra être livrée au risque et aux frais du contracteur, dans la localité désignée par ce Département ou son agent aux dates suivantes:

De 20,000 à 25,000 gallons à Halifax, N. E., la moitié le 25 mai 1872 et la balance le 10 juillet.

De 6,000 à 8,000 gallons à St. Jean, N. B., le 10 juin 1872.

De 18,000 à 20,000 gallons à Québec, le 5 juillet 1872.

De 10,000 à 12,000 gallons à Montréal, le 1^{er} juillet 1872.

De 3,000 à 4,000 gallons à Hamilton, le 8 juillet 1872.

De 4,000 à 5,000 gallons à Sarnia, le 12 juillet 1872.

Des soumissions seront reçues pour toute la quantité ou pour aucun des lots ci-dessus spécifiés, pour une année, ou pour un terme n'excédant pas trois ans, au choix du Département. Ceux qui feront des offres et qui ne voudront pas entreprendre de fournir un approvisionnement pendant plus d'une année, voudront bien le constater dans leurs soumissions.

Bateau à vapeur.

DES SOUMISSIONS seront aussi reçues comme il est dit plus haut, pour nolisier un Bateau à vapeur convenable pour la livraison de l'huile et des Approvisionnements aux Phares au-dessus de Montréal; le nolisement devra commencer à MIDI, le 2 JUILLET prochain, à telle partie du Canalachine, Montréal, que ce Département pourra désigner. Le nom, la grandeur, l'âge, la force de chevaux et la description du bâtiment devront être spécifiés dans la soumission. Une somme ronde devra être mentionnée pour l'exécution du service, ou le taux auquel le bâtiment est offert par mois au choix du Département.

P. MITCHELL,

Ministre de la Marine et des Pêcheries.

**EN VENTE
A LA LIBRAIRIE AGRICOLE DE
FIRMIN H. PROULX**

LE VÉTÉRINAIRE pratique, traitant des soins à donner aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, aux cochons, aux chiens et à tous les animaux de basse-cour, par E. Hocquart. Edition la plus récente.—Prix, 75 centins; par la poste, 85 centins.

LES VEILLÉES CANADIENNES, traité élémentaire d'agriculture approuvé par la société d'agriculture du Bas-Canada, le 13 septembre 1852, et publié par Frs. M. Osbeye.—Prix, 25 centins; par la poste 30 centins.

LE SAGUENAY, ou le passé, le présent et l'avenir du Haut-Saguenay, au point de vue de la colonisation.—Prix, 15 centins; par la poste, 20 centins.

LE LIVRE AUX 100 LOUIS D'OR, nouveau trésor de la chaumière ou le fidèle conseiller des cultivateurs. Ce petit livre fait connaître les vrais moyens de s'enrichir rapidement en cultivant la terre.—Prix, 15 centins; par la poste, 20 cts.

LES ÉLÉMENTS DE L'AGRICULTURE, à l'usage de la jeunesse canadienne, par James Smith.—Prix, 25 centins; par la poste, 30 centins.

MANUEL PRATIQUE DE JARDINAGE, contenant la manière de cultiver soi-même un jardin ou d'en diriger la culture, par Courtois-Gérard.—Prix, 75 centins; par la poste, 82 centins.

LE JARDINIER PRATIQUE, ou Guide des amateurs dans la culture des plantes utiles et agréables, contenant le jardin potager, le jardin fruitier, le jardin d'agrément; un précis de la conduite des serres, les moyens de guérir les maladies et de détruire les insectes nuisibles, précédés de notions préliminaires sur le sol, les engrais, les amendements, etc., et suivi d'un vocabulaire explicatif des principaux termes de botanique. Avec un grand nombre de planches.—Prix, 75 centins; par la poste, 82 centins.

CONSEILS A UNE JEUNE FERMIERE, par P. Joliveau. Cet ouvrage devrait se trouver dans chaque famille de nos cultivateurs canadiens, et faire l'objet d'une étude spéciale à nos jeunes filles. En lisant ce livre, elles apprendront à être des épouses ménagères et procureront à leurs enfants un avenir de bonheur et de prospérité.—Prix, 50 centins; par la poste, 56 centins.

LETTRES SUR LA VIE RURALE, par M. Victor de Tracy, adressées à un jeune homme qu'il aime tendrement et dont le bonheur à venir est l'objet de ses vœux les plus vifs. Il lui offre dans cette pensée le tribut d'une longue expérience sur tout ce qui concerne l'agriculture.—Prix, 50 centins; par la poste, 56 centins.

PETIT MANUEL D'AGRICULTURE, par Hubert LaRue, recommandé par le Conseil de l'Instruction Publique et le Conseil Agricole de la Province de Québec. Ce petit Manuel est destiné aux enfants qui fréquentent les écoles élémentaires, modèles et académiques. Tout instituteur qui n'enseignerait pas au moins à ses élèves les éléments de la science agricole, manquerait grandement à sa mission. Que l'instituteur dans les campagnes prépare les enfants à connaître les éléments de l'agriculture et à aimer la culture des champs, et la voie du progrès agricole auquel nous aspirons sera bientôt ouverte. Si des hommes de science veulent bien nous en frayer le chemin, montrons-nous généreux; ne restons pas indifférents, lorsqu'ils desirant nous faire connaître les secrets de l'art agricole.—Prix, 10 centins; par la poste, 12 centins.

L'ART DE PLANTER, plantation en général, plantation en butte, traité pratique sur l'art d'élever en pépinière et de planter à demeure les arbres fruitiers, forestiers et d'agrément, à l'usage des agents forestiers, pépiniéristes, horticulteurs. Orné de vignettes sur bois.—Prix, 60 centins; par la poste, 68 centins.

HISTOIRE NATURELLE du Canada, les OISEAUX, par J. M. LeMoine, en deux volumes.—Prix, 1 piastre et 25 centins; par la poste, 8 centins de plus.

LA CHIMIE, appliquée aux arts et métiers, à l'usage de toutes les familles.—Prix, 25 centins; par la poste, 30 cts.

LE JARDINIER PRATIQUE, ou guide des amateurs dans la culture des plantes utiles et agréables, contenant les jardins fleuristes, potagers et d'agrément, augmenté de la composition des jardins fruitiers, et de la culture des plantes de Serres et d'Appartement, par Rousselon. Illustré de 200 gravures sur bois.—Prix, 75 centins; par la poste, 85 centins.

ARBRES FRUITIERS, instructions élémentaires sur leur entretien, greffe, taille, restauration des arbres mal taillés, ou épuisés par la vieillesse, culture, récolte et conservation des fruits par M. A. Du Breuil. Ouvrage destiné aux jardiniers, aux écoles d'agriculture et aux écoles normales primaires. Avec un nombre considérable de gravures.—Prix, 60 centins; par la poste, 68 centins.

LES MALADIES DES PATATES, des betteraves, des blés et des vignes, avec l'indication des meilleurs moyens pour les combattre.—Prix, 75 centins; par la poste, 82 centins.

DES ENGRAIS, ou l'art d'améliorer les plus mauvaises terres par les amendements et les engrais de toute nature, par M. Duccin.—Prix, 25 centins; par la poste, 30 centins.

— Nous attirons de nouveau l'attention de nos lecteurs sur l'AVIS publié sur la première page du No. 7 de la Gazette des Campagnes.

APPRENTIS DEMANDES

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme apprentis typographes, en s'adressant au soussigné Editeur-Propriétaire de la Gazette des Campagnes, à Ste. Anne de la Pointe.—FIRMIN H. PROULX.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND & FILS

A

MONTREAL.

NOUS avons l'honneur d'annoncer que nous avons la plus grande collection d'ARTICLES de LIBRAIRIE et de Livres en tous genres qui se trouvent dans la Puissance du Canada.

Livres d'Histoire, de Littérature, de Théologie, Sermonaires, Méditations, etc.

Livres de Droit et de Médecine, de Sciences diverses, de Classiques Français, Latins, Grecs, etc.

Livres de Piété et de Dévotion dans les reliures les plus rares et les plus nouvelles.

Spécialité de Livres pour Première Communion et Mariage, pour Distribution de Prix et Bibliothèques Paroissiales, des collections de Mame, Lefort, Custerman, etc.

—AUSSI—

Un Grand Assortiment de Fournitures pour les Classes, Articles de Bureaux, etc.

LIVRES DE CHANTS.

Graduel et Vespéral Romains, troisième édition approuvée par Mgr. l'Archevêque de Québec, et conforme, pour le chant, à l'édition publiée par ordre du premier Concile provincial de Québec, 2 vols. in-12, basane propre, très-marbre, ou reliure anglaise franche rouge, \$3.00 les 2 vols., par la poste \$3.45.

J. B. ROLLAND & FILS,
12 et 14 rue St. Vincent, Montréal.